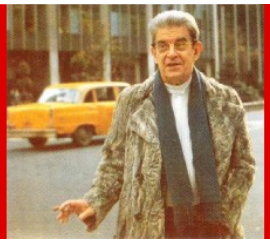
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° **734** – Samedi 8 juillet **217** – 14 h 20 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

En kit

EN AVANT

Quand on n'a qu'un corps, par Philippe La Sagna

L'État de droit en Europe, par Antoine Cahen

Du « dégagisme », par Sandrine Corouge

POESIE ET POLITIQUE

Góngora et Quevedo, la querelle politico-poétique espagnole,
par Miquel Bassols

CRISIS IN VENEZUELA

¿Qué política frente a la barbarie?, por Mercedes Iglesias

LACAN COTIDIANO N°18

Carmen González Táboas, Perla Miglin

Quand on n'a qu'un corps

par Philippe La Sagna

Lacan dans son intervention au Collège de médecine en 1966 attirait notre attention sur ce qui fait faille dans le savoir médical : « un corps est quelque chose qui est fait pour jouir, jouir de soi-même » (1).

Les biotechnologies permettent un usage inédit de la jouissance du corps qui tend toujours plus vers l'illimité. Le *droit à l'enfant pour tous* repousse les limites de ce que Dominique Laurent situait comme l'« impossible naturel » (2) : âge, sexe, anatomie. Un récent rapport de l'Académie nationale de Médecine (3) remarque que la demande faite au médecin n'est plus d'ordre médical, mais sociétal, ce qui ouvre la voie de l'illimité. Et on peut dire, avec Céline Lafontaine (4), que l'idée d'améliorer par l'action collective la société a cédé la place aujourd'hui à un espoir de perfectibilité sans limite de la vie individuelle.

Sade manquait d'imagination quand il disait avoir le droit de jouir du corps de l'autre sans aucune limite dans l'exaction (5). Aujourd'hui je peux demander à un corps, le mien ou un autre, de dépasser ses limites, non dans sa seule jouissance, mais dans sa possibilité de vie.

La loi française permet à un couple infertile d'accéder à la procréation médicalement assistée (PMA) si les parents sont en âge de procréer. Cela pourra s'appliquer s'il y a deux mères. L'âge d'accès à la PMA est limité à quarante ans pour les femmes et à cinquante-cinq ans pour les hommes. Les femmes ayant dépassé cette limite devront alors rechercher des ovocytes plus récents, soit en ayant auparavant congelé les leurs (ce qui est d'ailleurs prévu par Google et Apple pour leurs employés !), soit en ayant recours à des ovocytes choisis sur catalogue, pratique en usage aux États-Unis, par exemple au *Fertility Institute* de Los Angeles. La reproduction est donc conçue aujourd'hui comme un programme à tout moment disponible.

Si le don gratuit d'ovocytes est possible en France, le prêt altruiste d'utérus reste fortement contesté par la loi. Au contraire dans d'autres pays comme l'Ukraine, Israël, le Canada, le Royaume-Uni, ou la Californie, il est devenu un commerce. Les opposants radicaux à la gestation pour autrui sont contre toute pratique de GPA, qu'elle soit commerciale ou dite « éthique », l'assimilant aussi à l'esclavage et à la prostitution. Ces positions anti vont de pair avec une croyance ferme en la famille dans sa fonction de reproduction des générations, voire en une distinction des sexes qui serait fondée sur la rencontre hétérosexuelle pour procréation. Ainsi Sylviane Agacinski peut dire, avec le CoRP : « La dualité des sexes caractérise les êtres vivants en général, tout comme la naissance, la croissance, le vieillissement et la mort. C'est le rôle des individus dans la génération (ou reproduction) qui fonde la distinction entre les deux sexes. » (6)

Elisabeth Badinter souhaite au contraire l'autorisation « encadrée » de la GPA : « Je ne vois pas pourquoi on dirait à une femme adulte qui décide de porter un enfant pour quelqu'un d'autre : "Madame, taisez-vous, c'est mal." On retrouve le même discours sur la prostitution » (7). Ce qui se profile et inquiète, c'est la menace de la marchandisation des corps. La Commission européenne souligne que le corps n'est pas un patrimoine, il ne peut donc être un bien. Croire que l'on est un corps a longtemps voilé le fait qu'il n'est pas support de l'être, mais qu'il procède bien de l'avoir. Reste l'abîme de confusion qui existe entre cet « avoir » d'un corps et l'avoir lié à un bien, au circuit des biens, voire à celui des marchandises. Mais en réalité là comme ailleurs, dans la GPA, voire la PMA, il s'agit pour un corps, celui du parent dit d'intention, d'en faire « payer la dîme » (8) à d'autres corps, selon le mot de Lacan.

Le corps peut devenir aussi une question qui se pose « à plusieurs ». Ainsi, pour certaines femmes pro-GPA la mère gestante fait naître aussi la mère d'intention (9). Il y a alors une certaine hybridation des mères ! Lacan dans son texte « Joyce le symptôme » souligne que « la tentative sans espoir que fait la société pour que LOM n'ait pas qu'un corps est […] vouée à l'échec », car s'il en a un, il n'en a aucun autre : pas d'autre limite, même s'il « dispose de quelque autre, sans parvenir à le faire sien » (10).

Est-ce que la GPA, voire la PMA ne voilent pas ce deuil impossible et douloureux qui est pour un corps de n'en avoir pas d'autre : ni celui du partenaire sexuel, ni corps de rechange face à la mort, ni d'enfant qui lui survive ? Lacan pose l'origine de ce « vouloir un autre corps » dans le social plus que dans l'individu. Le corps n'est pas un ventre (11). Déjà, en 1938, Lacan peut dire que le sentiment maternel se fonde moins de porter un enfant dans son ventre, que de l'imago du sein maternel : « Seule l'imago qui imprime au plus profond du psychisme le sevrage congénital de l'homme peut expliquer la puissance, la richesse et la durée du sentiment maternel. » (12) Autrement dit ce sentiment tient à la séparation !

Dans la GPA, les corps se trouvent impliqués à divers niveaux. Au-delà des gamètes issus d'un corps qui accaparent un autre corps, les mères d'intention veulent aussi allaiter l'enfant, et souhaitent que s'instaure du corps à corps. En effet, pour les parents, il ne s'agit pas seulement être nommés, désignés socialement mère ou père mais que leur propre corps devienne celui d'une mère ou d'un père.

Selon certains psys comme Catherine Dolto, ce même corps à corps qui ferait cruellement défaut signerait la « barbarie de la GPA ». L'enfant pâtirait d'être séparé à la naissance de la voix de la mère biologique porteuse, voire du goût et du parfum de son

corps. On s'est demandé ce que pouvait transmettre à l'enfant, par voie épigénétique, les mères porteuses, mais on s'est peu penché sur leurs rêves. Dans une observation proposée par Geneviève Delaisi de Parseval (13), une mère porteuse affirmait que, se représentant l'enfant à naître, elle le voyait toujours dans les bras de ses parents d'intention.

Il y a bien une disjonction entre origine, sexualité, procréation, gestation, naissance et filiation. Et les biotechnologies sont une façon de rendre cela concret, effectif dans la réalité des corps, transformant la disjonction, éprouvée subjectivement, en un clivage où elle s'objective. Mais ce clivage ne tient-il pas à la sexualité elle-même ?

Ce texte, sollicité auprès de l'auteur par Jacques-Alain Miller pour la séquence « L'Édit du Comité d'éthique » de son séminaire, a été discuté le 24 juin 2017.

1 : Lacan J., « La place de la psychanalyse dans la médecine », *Cahiers du Collège de Médecine 1966*, p. 761-774.
2 : Laurent D., « Techno-maternités. L'illimité du désir d'enfant », *Être mère,* Navarin/Le Champ freudien, 2014, p. 19.
3 : Cf. Henrion R., « La gestation pour autrui au regard du mariage entre personnes de même sexe », *Académie nationale de Médecine, séance du 27 mai 2014*, n°2013-699 DC, n. 44.
4 : Cf. Lafontaine C., « La condition postmortelle », *Études, t. 409*, 2008/10.
5 : Cf. Lacan J., « Kant avec Sade », *Écrits,* Paris, Seuil, 1966, p. 768.
6 : Interview de Sylviane Agacinski S., *Le Figaro*, 10 janvier 2017. CoRP : Collectif pour le Respect de la Personne, pour l'abolition de la maternité de substitution (GPA).
7 : Badinter E., Les enquêtes 8 mars 2013, elle.fr.
8 : Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits,* Paris, Seuil, 2001, p. 567.
9 : Cf. Teman E., *Birthing a Mother. The Surrogate Body and the Pregnant* Self, Berkeley, University of California Press, 2010.
10 : Lacan J., « Joyce le symptôme », *op. cit*.
11 : Cf. Dewambrechies-La Sagna C., « Le ventre, maternel ? », *Être mère, op. cit*. p. 133-154.
12 : Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits, op. cit.*, p. 34.
13 : Cf. Delaisi de Parseval G. & Collard C., « La gestation pour autrui : un bricolage des représentations de la paternité et de la maternité euro-américaines », *L'Homme 183/2007*, p. 29-54.

L'État de droit en Europe
Entre autorité et légalité, entre la vie et la mort

par Antoine Cahen

Praticien de la construction européenne, ensemble de vingt-huit États démocratiques (1), je croyais jadis que les éléments constitutifs d'une démocratie allaient de soi. Au premier rang d'entre eux : l'État de droit. Quand y achoppent les tentatives d'affaiblir la démocratie, se révèle son rôle de garantie ultime (juridiquement inscrit et articulé dans des constitutions nationales et des traités européens). Or, au lieu que les manquements à l'État de droit fassent scandale, lui-même est souvent l'objet de récriminations, voire d'insurrection. *Petra scandali*, pierre d'achoppement.

Le populisme est le son de ce scandale. Son bruit est nourri de la parole de ceux qui, selon les cas, se servent des « crises » (économique, sociale, financière, migratoire…), du terrorisme, des inégalités sociales, éducatives, fiscales réelles à des fins particulières. Tel est le « bruit de notre temps » (2), pour reprendre la formule d'Ossip Mandelstam.

Scandale d'abord, pour les populistes, que l'Europe ne soit pas seulement géographie, muette et docile, pour livres et atlas.

Scandale, ensuite, qu'elle ne soit pas seulement histoire, selon les traditions dix-neuviémistes rivales (concomitantes de l'acmé des États nations) : à chacun sa grandeur, ses héros, ses victoires, sa culture, et l'Europe comme surface de projection de ces grands récits.

Scandale, encore, en dépit de ce qui est souvent dit, que l'Europe ne soit pas seulement un marché, qu'elle se soit dotée d'une monnaie « unique », compétence on ne peut plus régalienne.

Scandale enfin, que l'Europe prétende à des tâches politiques, institutionnelles, démocratiques, que ses opposants jugent indues, usurpées, gênantes.

Les traités européens comprennent une Charte des droits fondamentaux qui a valeur juridique contraignante et les États membres doivent s'y conformer quand ils mettent en œuvre le droit de l'Union. Les critères de Copenhague (3) requièrent de vérifier le caractère démocratique d'un État *avant* d'accepter sa demande d'adhésion à l'Union. *Après* adhésion, les traités prévoient un mécanisme de vérification (4), et de sanction (5) en cas de constat avéré de violation grave par un État membre des valeurs fondatrices de l'État de droit (6). La Cour de justice de l'Union européenne (sise à Luxembourg) et la Cour européenne des droits de l'homme (à Strasbourg) sont les gardiennes ultimes de l'État de droit en Europe.

Il faudrait contextualiser, éclairer chaque mouvement populiste par l'histoire de chaque pays, son état social et économique, un parcours démocratique spécifique. Mais, par définition, ces mouvements populistes, nationalistes, veulent *une Europe sans autorité*. Et *sans force* : c'est pourquoi ils tentent de saper la mise en œuvre du droit (certains de leurs représentants refusent de se présenter aux convocations des juges ou agissent pour rendre inefficaces les mécanismes des Traités, évitant ainsi les sanctions en cas de manquement).

Pour prospérer, la monopolisation du pouvoir, le contrôle des médias (par des voies politiques ou économiques), la corruption – qui sont réalité à des degrés divers dans toute l'Europe – ne peuvent s'accommoder d'une séparation effective des pouvoirs, d'un pouvoir judiciaire réellement indépendant, ni d'un droit rendu actif par la force de son exécution.

Cette volonté de rendre l'État de droit *inerte* peut trouver appui, au gré de jeux de pouvoir, auprès de démocrates « souples » ou « réalistes » qui disent redouter les éventuels effets contreproductifs, de victimisation par exemple, dont pourraient jouer les dirigeants des gouvernements mis en cause.

Alexandre Kojève a élaboré une distinction éclairante entre « Autorité » et « Droit » : « Le phénomène de l'Autorité est apparenté à celui du Droit […]. Il y a cependant une différence essentielle [:] si en principe, l'Autorité exclut la force, le Droit l'implique et la présuppose, tout en étant autre chose qu'elle (pas de Droit sans Tribunal, pas de Tribunal sans Police, pouvant faire exécuter les décisions du Tribunal par force). » « L'Autorité est la *possibilité* qu'a un agent d'*agir* sur les autres (ou sur un autre), sans que ces autres *réagissent* sur lui, tout en étant *capables* de le faire.» (7) Ainsi l'Autorité, selon Kojève, met en présence « une *possibilité d'agir actualisée* et une *capacité de réaction inhibée* ». Il note que « là où il n'y a pas d'Autorité, les "réactions" ne peuvent être supprimées que par la *force* » (8).

Et il conclut : « On peut dire que la Légalité est le *cadavre* de l'Autorité ; ou, plus exactement, sa "momie" – un corps qui dure tout en étant privé d'âme ou de vie. » (9)

Kojève développe une combinatoire (10) qui me semble pouvoir éclairer tant la résurgence et le ressort des populismes que les conditions et les limites de l'État de droit dans ses tentatives pour les contrer. Les notions d'autorité, de droit, de force, de légalité – et de légitimité – sont à articuler si l'on veut doter la démocratie des ressources nécessaires à la maintenir en vie. II faudrait ajouter la fiscalité, car l'équité fiscale, la détermination et le contrôle de l'impôt ont en fait un rapport étroit avec l'État de droit (s'il doit être réel, et non seulement formel), comme l'indique le fait remarquable que deux articles de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 leur soient consacrés (11).

La question posée aux démocraties face aux populismes, face à la misère économique, au désarroi social qu'ils instrumentalisent en usant des formes de la démocratie, est donc celle de garantir *la vie démocratique de l'Autorité – ou, à défaut, du Droit.*

Je trouve venus à la bonne heure le lancement de *Zadig* et les premiers pas vers *une – contemporaine et européenne – République des lettres* (12). Fait sens pour moi une rencontre comme celle d'aujourd'hui*, entre intellectuels, psychanalystes, politiques (et quelques « eurocrates »).

Car *l'Europe institutionnelle, politique et administrative*, sommée d'agir vite sous le leitmotiv de l'urgence, des « crises », tend à fonctionner un peu en vase clos, à rester prise dans le discours et les nécessités du présent.

L'Europe des lettres et de la pensée, qui offre plus de soin et de temps à ses objets, aux passé, présent et futur, ne tend-elle pas de son côté à ignorer les structures, contraintes et contingences de la précédente ?

Les premières institutions européennes furent créées au mitan du XX^{e} siècle. Je dois constater qu'après presque trois-quarts de siècle, la rencontre entre Europe politique et Europe intellectuelle, entre Europe de la pensée et Europe de l'action, n'a *pas encore* eu lieu. Même la chute du Mur de Berlin et celle de l'Union soviétique, leurs conséquences pour toute l'Europe n'ont pas conduit à une rencontre durable.

Cette rencontre pourrait être préparée sous les auspices de *l'Europe analytique*, qui nous accueille aujourd'hui (car, il ne va pas de soi de rendre *possible* le concert d*es trois « professions impossibles »*).

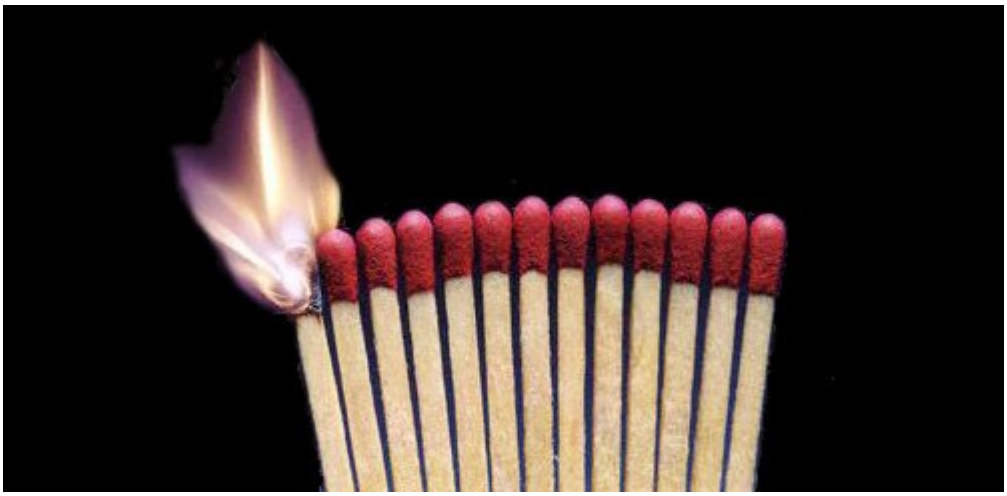
La question est : peut-on – et si oui, comment – faire travailler ensemble *chargés de gouvernement*, *chargés d'enseignement* et *chargés d'inconscient* ?

À quelles articulations, à quelles logiques, à quelles actions travailler afin que *l'Europe… devienne Europe – se (re)découvre et s'invente* ?

Commençons.

**Antoine Cahen est fonctionnaire européen. Il s'exprime ici à titre strictement personnel, ses propos n'engageant en aucune manière l'institution au service de laquelle il travaille. Intervention prononcée au Forum organisé du 4^{e} Congrès européen de psychanalyse PIPOL 8, sur le thème* "La montée du populisme en Europe : quelle réponse des politiques, des intellectuels et des psychanalystes ?"

1 : Qui devrait n'en comporter plus que 27 suite au référendum sur la sortie du Royaume-Uni de l'UE (*Brexit*) engagé sous la pression d'un parti populiste.
2 : Mandelstam O., *Le Bruit du Temps*, trad. J.-C. Schneider, éd. Le bruit du temps, 2012.
3 : Fixés par le Conseil européen de Copenhague en 1993.
4 : Article 7, paragraphe 1 du Traité sur l'Union européenne. Une résolution (non contraignante) a été adoptée le 17 mai par le Parlement européen demandant d'évaluer, conformément à l'article 7 paragraphe 1, s'il existe, ou non, « un risque clair de violation grave par un État membre des valeurs visées à l'article 2» du Traité, concernant la situation en Hongrie. Dans le cadre d'un « mécanisme État de droit » (informel), la Commission européenne a ouvert un dialogue avec les autorités polonaises.
5 : Article 7, paragraphe 2 du Traité sur l'Union européenne.
6 : Article 2 du Traité sur l'Union européenne.
7 : Kojève A., *La Notion de l'Autorité*, édité par F. Terré, éd. Gallimard, 2004, ouvrage écrit à Marseille en 1942., p. 58-60.
8 : *Ibid,*. p. 102. C'est lui qui souligne
9 : *Ibid.,* p. 63. C'est lui qui souligne.
10 : Il distingue *quatre types* d'Autorité : « Autorité du Père, du Maître, du Chef, du Juge », et *quatre théories* irréductibles de l'Autorité (p. 69 sq). « En fait, les cas concrets d'Autorité réelle sont toujours complexes : tous les quatre types purs s'y combinent » (p. 88).
11 : Article 13 : Pour l'entretien de la force publique, et pour les dépenses d'administration, une contribution commune est indispensable : elle doit être également répartie entre tous les citoyens, en raison de leurs facultés ». Article 14 : « Tous les Citoyens ont le droit de constater, par eux-mêmes ou par leurs représentants, la nécessité de la contribution publique, de la consentir librement, d'en suivre l'emploi, et d'en déterminer la quotité, l'assiette, le recouvrement et la durée. »
12 : Miller J.-A., « Perpétuer la nymphe », *Lacan Quotidien* n°710, 30 mai 2017.



Du « dégagisme »

par Sandrine Corouge

Dégagisme : on ne compte plus les unes et les gros titres qui empruntent ce néologisme construit à partir du verbe « dégager », qu'il s'agisse de la défaite du parti socialiste aux dernières législatives ou des leitmotivs de l'accession de Donald Trump à la tête de la Maison Blanche – ce président qui continue de virer et de « dégager » le personnel comme il en avait l'habitude dans l'émission *The Apprentice* (1). La victoire de Trump, prédite par l'historien Allan Lichtman (2), s'accompagne d'ailleurs de l'annonce, par le même, de son prochain « *impeachment* », depuis lors agité comme un chiffon rouge (3). Jean-Luc Mélenchon, au soir de la victoire de Benoît Hamon à l'investiture du parti socialiste pour la dernière élection présidentielle française, le 29 janvier 2017, a publié une tribune intitulée « Valls valse : encore une victoire du dégagisme ! » (4).

Bref, le « dégagisme » n'en finit pas de truster le discours.

Des racines tunisiennes

Si ce terme « a l'air d'être sorti de nulle part, comme improvisé […] ce n'est pas le cas », indiquait William Audureau, journaliste au *Monde*, qui ne manquait pas d'interroger le « dégagisme » de Jean-Luc Mélenchon (5) : « Cette exhortation à dégager est en effet employée – et même scandée – lors de la révolution tunisienne, qui aboutit le 14 janvier 2011 à la démission du président de la République Zine el-Abidine Ben Ali ». Cette filiation est d'ailleurs revendiquée par l'intéressé qui souligne à propos du « phénomène "qu'ils s'en aillent tous" » que « les Tunisiens [l']avaient nommé le "dégagisme" par référence au slogan omniprésent de leur révolution démocratique à l'adresse du PS de Ben Ali : "dégage" » (6).

C'est donc d'abord par le peuple à l'égard de chefs d'État qui s'accrochent à leur pouvoir, que cette exhortation fut employée. Elle l'est encore, notamment aujourd'hui par des milliers de Vénézuéliens dans les rues de Caracas, à l'intention du président Nicolás Maduro, héritier du régime chaviste et érigé en modèle par le chef de file de La France insoumise qui, n'étant sans doute pas à une contradiction près, l'a faite sienne lors de ses campagnes, présidentielle puis législative.

No leader

Il y aurait pourtant une contradiction, et non des moindres, à se revendiquer « héraut du dégagisme ». En effet, il ne saurait y avoir de « leader dégagiste » puisque c'est « un mouvement qui ne peut pas être incarné, le pouvoir de l'anonyme […]. Il s'agit de dire à celui qui a le pouvoir de partir sans dire qu'il y a mieux, sans vouloir être à sa place. Simplement dire "dégage" et assumer le risque du vide, contempler ce vide, voir ce qui se passe avec ce vide », expliquait dès 2013 Laurent d'Ursel (7), créateur du collectif belge d'extrême gauche Manifestement qui, inspiré par la « révolution de Jasmin » théorisa, au sortir de 541 jours de crise sans gouvernement de plein exercice de la Belgique, un Manifeste du dégagisme.

La révolution populaire tunisienne et ce qui a été appelé le « Printemps arabe » – comme s'il existait une unité du phénomène et non plusieurs mouvements (8) –, initiés sur les réseaux sociaux, n'auront de fait produit aucun leader, aucun nom. C'est ce qui frappe dans l'après-coup : l'absence de noms propres. Les seuls noms propres prononcés étaient ceux des leaders jouisseurs déchus et celui – c'est l'exception – du marchand ambulant d'un petit village de Tunisie, Mohamed Bouazizi, dont la mort le 4 janvier 2011 des suites de son immolation, alluma le feu des contestations. Si ce jeune homme fut reconnu comme un héros, ce n'est cependant pas pour son acte, mais en tant qu'« archétype de millions d'autres jeunes Arabes exclus de tout » (9). Il conviendrait peut-être de lire les choses ainsi : il n'y a pas *un* héros, mais une multiplicité de héros. *Tous des héros.* C'est d'ailleurs ce qu'a consacré *Time magazine* en faisant du « protestaire » (*The protester*) la personnalité de l'année 2011 – pour la première fois depuis la création de ce titre en 1927, une « personnalité » sans nom propre, « globalisable ». Cette figure du *protester* s'est en effet multipliée à travers le monde, désignant aussi bien les protestataires des **«** Printemps arabes **»** que ceux d'Athènes ou du mouvement Occupy Wall Street. Mouvement qui s'est lui-même démultiplié depuis New York jusqu'à Moscou, sous l'impulsion des Anonymous, collectif en ligne d'internautes sans visage public qui dénonce les abus du capitalisme financier.

« Tous vous êtes un »

Si la question de la place du Un, du leader, n'est pas nouvelle – elle est même consubstantielle à la démocratie –, elle se pose à nouveau frais à l'aune de la structure de notre époque azimutée. Celle-ci en effet ne répond plus au Un dont la position d'exception fonde une hiérarchie, tel qu'il apparaît sur le schéma de la sexuation mâle de Lacan qui est la structure même de la *Massenpsychologie* freudienne (10). Elle a plutôt la forme logique du « pas-tout » – comme Lacan nomme la structure qui répond à l'Autre qui n'existe pas.

On pourrait alors dire qu'on est passé du *Un* au *pas-tout généralisé*, voire du « Un tout seul » au « tous vous êtes un », selon l'aphorisme paulinien (11) épinglé par Jean-Claude Milner comme une étape majeure de ce qu'il appelle « l'Universel facile » (12), « qui fait passer de la singularité au quelconque ».

Pourtant, il aura suffi que se présente, lors des présidentielles de 2012, « le candidat normal » pour qu'on en appelle, avant même son élection, au leader (13). Il est remarquable qu'à la présidentielle de 2017, une figure de l'homme providentiel resurgisse sur le devant de la scène. Ne serait-ce que dans les références explicites à celui de 1958, le général de Gaulle, du côté duquel maints candidats ont lorgné – même une Marine Le Pen (MLP) qui, au soir

du premier tour, citait une nouvelle fois celui-ci (14), ne craignant décidément ni les raccourcis hasardeux ni les contresens les plus aberrants. Quant au candidat qui « a refusé l'habit de l'homme providentiel », lui préférant celui de¬« l'homme collectif » (15) dont il prophétise le triomphe à venir, il n'a pas passé le cap du premier tour ni même accédé à la troisième marche du podium.

Éric Laurent notait déjà au début du XXI[e] siècle que « nous assistons à un double mouvement » (16) . D'un côté, une tendance à se passer et se défier du Un. De l'autre, l'appel à un Un – et des appels populistes –, pour refaire du tout. En témoigne aujourd'hui la vague de mouvements d'extrême droite qui balaie le vieux continent et pourrait bien ouvrir les portes du Bundestag, à l'issue des prochaines élections législatives le 24 septembre 2017, au parti populiste allemand de l'Alternative pour l'Allemagne (AfD). Ce parti, anti-euro (et même pas anti-Europe) à sa création en 2013, s'est mué en parti xénophobe, anti-immigration, antisémite, anti-islam, etc. – jusqu'à mettre sur la touche sa co-présidente pour avoir dernièrement préféré à ses habituelles diatribes empreintes de l'idéologie « sang et sol » (*Blut und Boden*) une rhétorique plus mesurée et convenue (17).

De la ségrégation

C'est, somme toute, ce qu'annonçait Lacan avant même notre ère de la globalisation. Maintes fois à partir des années soixante, il souligne que la ségrégation n'a pas été annulée par l'universalisation, quand il ne moque pas l'idéal de sa prétendue disparition (18). Il affirme que non seulement elle demeure, mais elle sort renforcée de n'être plus liée au « Un seul », structuré donc en termes de reconnaissance de l'unique, mais à *des uns*, indique-t-il dans une allocution à Strasbourg en 1968 (19).

Certes, dès lors qu'il unit et fonde le sentiment d'appartenance, le Un exclut. C'est en ce sens que l'ethnologue Jean-Pierre Albert qualifie le héros national d'antan, qui fondait le sentiment d'appartenance nationale, de « héros contre » (20) – Lacan est encore plus précis sur l'origine de la fraternité. Mais dès lors que les Uns se multiplient, les barrières aussi. *Exit* l'illusion de l'union, de l'unification. « On passe, note Marie-Hélène Brousse, d'une logique de l'unification à une logique de la fragmentation » (21). C'est cette partition que semble jouer le « dégagisme » lorsqu'il devient le slogan des leaders – du moins de ceux qui se positionnent comme tels.

Il n'est en tout cas pas anodin que le second chef de parti à l'avoir repris dans l'entre-deux tours de la présidentielle, ait été l'autre candidate d'une « politique contre » : MLP, décidément passée maître dans la pioche aux citations et aux slogans, ayant bien entendu ce que draine le « dégagisme ».

D'ailleurs, lorsqu'il a fait retour à l'occasion des dernières législatives, ce n'était plus seulement afin de désigner les rivaux politiques. Certes, Manuel Valls fut encore visé, mais pas seulement. Ce sont aussi les « gens de la Société Générale », « les gens qu'il y a là » (22) que J.-L. Mélenchon, lors d'un meeting à Montreuil, appela la foule à *dégager* : « Dégagez-les ! ». On a idée de ce que ça pourrait donner dans la bouche de MLP et de sa clique car, à chaque groupe ou sous-groupe, son Autre à « dégager ».

« Ce phénomène travaille en profondeur notre société », remarque dans sa tribune JLM, qui ne croit pas si bien dire. Effectivement, si le dégagisme – ou la « pulsion dégagiste » comme il l'appelle aussi – pousse à la haine, il est peut-être encore et surtout un effet de « l'extension de plus en plus dure des procès de ségrégation » (23) .

Les procès de ségrégation seraient donc au principe même du dégagisme. Les « dégagez ! » et leurs « dégageurs » ont donc encore de beaux jours devant eux : pour le meilleur ? ... ou le pire.

1 : Emission de télé-réalité dans laquelle Donald Trump est apparu toutes les semaines entre 2004 et 2015. Cf. Maxime Robin, « Virer Trump, mode d'emploi », *Les Inrockuptibles*, 17 juin 2017, n°1120, p.14.
2 : *Cf.* Levy B-H. « Impeachment, mode d'emploi », site de *La Règle du jeu*, le 29 mai 2017.
3 : Michelot V., « Le rapport entre le Président et son parti est en piteux état », *Les Inrockuptibles*, n°1124, 14 juin 2017, p. 14.
4 : Mélenchon J.-L., « Valls valse, encore une victoire du dégagisme ! », www.melenchon.fr, http://melenchon.fr/2017/01/30/valls-valse-encore-une-victoire-du-degagisme/, 30 janvier 2017.
5 : Audureau W., « Qu'est-ce que le "dégagisme" de Jean-Luc Mélenchon ? », Le Monde, 30 janvier 2017 & lemonde.fr.
6 : Mélenchon J.-L., « Valls valse, encore une victoire du dégagisme ! », *op.cit*.
7 : Cité par Audureau W., « Qu'est-ce que le "dégagisme" de Jean-Luc Mélenchon ? », *op.cit*.
8 : Dieckhoff A., « Le bilan des printemps arabes est clairement négatif », www.sciences-po.fr, http://www.sciencespo.fr/ceri/fr/content/le-bilan-des-printemps-arabes-est-clairement-negatif.
9 : Zeghidour S., « Le Printemps arabe en 7 questions », *Les Inrockuptibles*, n°824, 14 septembre 2011, p. 33.
10 : Laurent É., Miller J.-A., « L'Orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 4 décembre 1996, inédit.
11 : de Tarse P., « Épître aux Galates » (3, 28), *Nouveau Testament*, trad. Segond, 1910.
12 : Milner J.-C., *Le Juif de savoir*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2006, p. 103-110.
13 : *Courrier international*, n° 1094, du 20 au 26 octobre 2011, p. 24-25.
14 : Marine Le Pen, Hénin-Beaumont, 23 avril 2017 se réfère à l'homme qui en 1943 était à la tête d'un front républicain antifasciste : « Le 8 août 1943, le Général de Gaulle le rappelait à Casablanca : la grandeur d'un peuple ne procède que de son peuple, c'est ce principe qui durant les 1500 ans de son histoire a façonné la France que nous aimons ».
15 : Benoît Hamon, *Les Inrockuptibles*, n°1125, 21 juin 2017, p. 16.
16 : Laurent É., « La Société du symptôme », *Quarto*, n° 195, novembre 2005, p. 20.
17 : Frauke Petry a renoncé le 19 avril dernier à être la candidate de l'AfD lors des élections au Bundestag. C'est le duo formé par Alexander Gauland, chef de file dans le Brandebourg et l'économiste Alice Weidel, lesbienne aux positions homophobes, qui mènera cette bataille.
18 : Lacan J., *Le Séminaire,* livre XVII, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 132.
19 : Lacan J., « Note sur le père et l'universalisme », La psicoanalisi, n°33, Rome, juin-juillet 2003.
20 : Albert J.-P., « Du martyr à la star. Les métamorphoses des héros nationaux », *in* Centlivres P., Fabre D., Zonabend Fr., *La Fabrique des héros*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1998, p. 16.
21 : Brousse M-H, « Fragmentation du père et ultramodernité », *Quarto,* n° 86, mai 2006, p.32-36. En ligne sur www.causefreudienne.net.
22 : 24 mai 2017, lors d'un meeting en plein air à Montreuil, et alors qu'il venait d'être convoqué par la justice pour diffamation contre la Société Générale.
23 : Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 257.

Góngora et Quevedo
la querelle politico-poétique espagnole

par Miquel Bassols

S'il est en Espagne un débat paradigmatique quant aux discordes qui sévissent entre ses peuples, c'est bien celui qui a nourri et alimente encore aujourd'hui la querelle entre don Luís de Góngora y Argote et don Francisco de Quevedo y Villegas, champions l'un et l'autre de la poésie baroque espagnole du XVIIème siècle.

Déjà les érudits disputent : est-elle mythique ? Fut-elle véritable ? Pour les uns, elle a été échafaudée *a posteriori* par la tradition littéraire, à partir de ce qui n'aurait été au départ qu'un jeu poétique, un pur exercice de style entre deux esprits hors pairs, jongleurs de la langue qui aimaient à se défier : Góngora, représentant le cultisme — empreint d'un classicisme fait d'artifices — et Quevedo, le conceptisme — porté au mot d'esprit et à la pointe. Quant aux autres, ils font de cette querelle une lutte idéologique vraie et cruelle dont l'enjeu n'était autre que le pouvoir politique et poétique, à ce moment-clé où s'amorçait le déclin, inexorable, de l'Empire espagnol.

De fait, ce sont une Espagne et une autre qui, classiquement opposées, trouvent aujourd'hui une façon de se faire représenter par ces deux positions, habitées par une même langue, certes, mais aussi par des styles de vie, modes de jouir qui, peinant à se reconnaître, semblent promis à une exclusion réciproque et fatale.

Je me suis immergé avec délices dans la littérature abondante qu'a suscitée cet épisode de l'histoire espagnole, qui déchaîne encore les passions entre gongoriens et quévédistes, pour en extraire les portraits des deux héros :

• D'un côté, Don Luís de Góngora. Ce provincial, Andalou de Cordoue, formé par l'Université de Salamanque, descendant de juifs convertis par suite des persécutions du siècle précédent, est déjà consacré comme poète quand il se fait admettre à la Cour de Valladolid par ses seuls mérites – desquels on exceptera retenue et tempérance auxquelles ce bon vivant, joueur et jouisseur, se soustrayait sans trop de honte semble-t-il. Ses *Solitudes* sont un édifice baroque impressionnant où les mots tordus et entrelacés aux sens nous rapportent une pépite d'or à chacun de leur pas au-dessus du vide. C'est à lui, messager de l'aube (*nuncio canoro*) de la langue, que Lacan s'était épinglé en « Góngora de la psychanalyse, à ce qu'on dit, pour vous servir (1) ».

• De l'autre, Don Francisco de Quevedo : *Hidalgo* castillan, de Madrid, formé chez les Jésuites et étudiant en théologie de l'Université Alcalá de Henares, dont l'excellence était incontestée, entouré depuis sa naissance par les nobles et les puissants de la Cour et du Palais, tôt appelé en politique par son goût pour les armes, supérieur à son penchant pour les

Lettres, antisémite féroce, religieux et chrétien stoïque qui bravera ses doutes pour explorer les confins des langues et des jouissances. C'est ce jeune provocateur qui ne cessera pas de lancer au maître reconnu – son aîné de 19 ans – piques, lazzi et autres injures produits de sa fureur et de son obsession : « Góngoret, chien des esprits de Castille » (2).

Boiteux de naissance, un peu difforme et atteint d'une myopie sévère, cet enfant triste et solitaire, orphelin de père à six ans, avait très tôt fait de la langue une substance jouissante, propre à dire le plus avec le moins et propice à mêler le plus cruel au plus subtil, tel fut et demeure pour l'éternité Don Francisco de Quevedo, le plus grand satiriste de la langue espagnole, misanthrope, adorateur et contempteur des femmes, auteur d'une « Exécration contre les juives » d'un racisme radical, défendeur têtu de la déjà pauvre hégémonie de la monarchie espagnole dans le monde.
Et maintenant, à titre d'exemples, voici deux moments de la querelle.

C'est le jeune Quevedo qui commence en lançant sans mâcher ses mots une diatribe contre le maître illustre, auquel il emprunte pour l'occasion son style dans une sublime métaphore anale, pour finir par l'évocation grossière de son homosexualité supposée :

Contra Don Luis de Góngora	**Contre Don Luis de Góngora**
Este cíclope, no siciliano,	Ce cyclope, non pas sicilien,
Del microcosmo sí, orbe postrero;	Du microcosme, oui, ville postérieure
Esta antípoda faz, cuyo hemisfero	Cette face antipode, dont l'hémisphère
Zona divide en término italiano;	Divise la zone en commune italienne ;
Este círculo vivo en todo plano;	Ce cercle vivant plan en tout point ;
Este que, siendo solamente cero,	Ce cercle que, n'étant qu'un zéro,
Le multiplica y parte por entero	Tout bon utilisateur d'abaque vénitien
Todo buen abaquista veneciano;	Divise et multiplie par lui-même ;
El minóculo sí, mas ciego vulto;	Le monocle, oui, mais côté aveugle ;
El resquicio barbado de melenas;	La fente bardée de crins ;
Esta cima del vicio y del insulto;	Ce sommet du vice et de l'insulte ;
Éste, en quien hoy los pedos son sirenas,	Celui dont les pets sont des sirènes,
Éste es el culo, en Góngora y en culto,	Celui-ci est le cul, en culte góngorique,
Que un bujarrón le conociera apenas.	Tel qu'une fiotte s'y connaît à peine.

On n'en finirait pas de commenter ce sonnet dans lequel la satire file la métaphore de l'anus (« ano » revient dans plusieurs rimes) transformé en « cyclope » (œil unique) dans l'orbe, *mundus* ultime, divisé en deux hémisphères : les fesses. Il évoque aussi le zéro des tractations des juifs de Venise, le monocle vissé à l'œil néanmoins aveugle, orné des sirènes chères au langage classique gongorien et métamorphosées en effluves anales, le tout pour ridiculiser son auteur renvoyé crument à son être homosexuel (« bujarrón »). Il va sans dire qu'en ce temps-là la condition de juif et celle d'homosexuel étaient durement châtiées et par la loi et par l'opinion populaire espagnoles.

Et voici la réponse du maître, où boiterie, cécité du jeune impétrant poète, rien n'est épargné au jeune homme, vilipendé pour être le traducteur minable du grec Anacréon. Voici le passage où il est question de l'œil aveugle :

Anacreonte español, no hay quien os tope,
Que no diga con mucha cortesía,
Que ya que vuestros pies son de elegía,
Que vuestras suavidades son de arrope.

Anacréon espagnol, tout le monde qui vous connaît
Dira avec courtoisie
Qu'étant donné que vos pieds sont d'élégie
Vos douceurs sont celles d'un alcoolique.

¿No imitaréis al terenciano Lope,
Que al de Belerofonte cada día
Sobre zuecos de cómica poesía
Se calza espuelas, y le da un galope?

Con cuidado especial vuestros antojos
Dicen que quieren traducir al griego,
No habiéndolo mirado vuestros ojos.

Prestádselos un rato a mi ojo ciego,
Porque a luz saque ciertos versos flojos,
Y entenderéis cualquier gregüesco luego.

N'imiterez-vous pas Lope le térencien,
Qui chaque jour chausse ses éperons
et pousse avec Bellérophon un petit galop
Sur des sabots de poésie comique ?

Vos lunettes disent avec quel soin
Elles se piquent de traduire le grec
Mais c'est sans l'avoir vu de vos propres yeux.

Prêtez-les un moment à mon œil aveugle,
Pour qu'il mette en lumière quelques vers en vrac,
Et vous comprendrez alors tout ce qui existe de grécisant.

Ici ce sont les pieds difformes de Quevedo qui font l'objet de la satire, ses pieds de chair, mais confondus avec ceux de la métrique de ses vers, d'élégie (« de elegía ») mais aussi de soude (« de lejía »), corrosive et toxique.

Ces politesses échangées dans l'art de l'insulte, et quelques autres — qui pleuvent à l'envi sur Góngora bien plus que sur son adversaire — sont aujourd'hui encore une manne pour les critiques et les érudits. Signalons seulement que Quevedo lui-même avait caressé le plaisir louche d'acheter la maison de son ennemi Góngora une fois celui-ci ruiné du fait de la mauvaise gestion de son piètre patrimoine, allant jusqu'à lui mitonner cette épitaphe cruelle :

Este que en negra tumba, rodeado
de luces, yace muerto y condenado,
vendió el alma y el cuerpo por dinero
y aun muerto es garitero.

Celui qui gît ici, mort et condamné
Dans cette tombe noire entouré de lumières
S'était vendu corps et âme pour de l'argent
Et même mort, il demeure un tricheur.

La littérature baroque faisait certes la part belle à l'humour burlesque ; dans le contexte culturel de la Cour espagnole du XVII[e] siècle c'est un argument qu'on ne peut négliger pour expliquer ce jet continu de d'artifices rhétoriques. On le soulignera d'autant plus qu'on y trouve, à fleur de vers, les thèmes de toujours en vogue dans la culture espagnole, dès qu'il s'agit de manifester la haine la plus viscérale et personnelle dont personne ne met en doute l'existence entre ces deux immenses poètes : l'envie et la corruption, l'homosexualité et la misogynie, le judaïsme et l'antisémitisme, le provincialisme des régions, ici l'Andalousie, face au centralisme de la Cour madrilène, la lutte entre les générations qui ne peuvent se reconnaître entre elles, entre le clergé et la Cour, entre le catholique et le juif, entre le mépris des classes et le libéralisme, tous thèmes récurrents dans l'histoire de l'Espagne. On les retrouve aujourd'hui encore dans quelques disputes, comme il y a quinze jours, dans le débat au Parlement sur la motion de censure contre le chef du gouvernement.

Soulignons pour conclure l'importance que ce moment mythique de la littérature espagnole cristallisé dans cette querelle a eu pour les poètes de la « Génération du 27 », qui a rassemblé Luís Cernuda, José Bergamín, Federico García Lorca ou Rafael Alberti entre autres. Les chefs de file de ce mouvement politico-poétique, né neuf ans avant qu'éclate la guerre d'Espagne en 1936, ont choisi pour le fonder la date du 17 décembre de 1927, soit le tricentenaire de la mort de Don Luís de Góngora y Argote, et leur cri de ralliement lancé dans la ville de Séville par cette génération de poètes, que le franquisme allait si cruellement décimer, ne fut autre que *Viva Don Luís !*

Traduction de Miquel Bassols
révisée par Nathalie Georges-Lambrichs

1 : Jacques Lacan. *Écrits,* Seuil, Paris 1966, p. 467.
2 : « *Gongorilla, perro de los ingenios de Castilla* ».

Crisis in Venezuela

¿Qué política frente a la barbarie?

Mercedes Iglesias (Maracaibo)

Marguerite Yourcenar escribió un libro que se llama *Memorias de Adriano*. El libro es en parte novelado, en parte histórico. Es una carta del emperador Adriano (siglo II d. C.) dirigida a su sucesor, alguien que seguirá el relevo de los emperadores romanos. Adriano constituye un emperador significativo por varias razones, entre ellas porque intentó instalar la paz además de ser alguien capaz de pensar su época. Al menos así lo muestra Yourcenar.

Adriano realiza un análisis de la situación del Imperio: habla de los cristianos y anuncia de algún modo, su desmoronamiento, la llegada de los bárbaros. Pero también sostiene que hasta donde él entiende, los bárbaros entrarán en la civilización, tendrán que crear reglas y condiciones para que se construya la paz y la convivencia. La idea es que no importa cuánta atrocidad puedan cometer los hombres entre sí, hacia otros, al final, algún tipo de orden tiene que advenir, para que se pueda volver a vivir, para que la vida sea posible.

Creo que algo de esta idea de Adriano, al menos en la civilización que conocemos como Occidente, se mantuvo.

> "En el año 376 después de Cristo, en la frontera del Danubio se presentó una masa enorme de hombres, mujeres y niños. Eran refugiados godos que buscaban asilo, presionados por el avance de las hordas de Atila. Por diversas razones entre otras, que Roma ya no era lo que había sido se les permitió penetrar en territorio del Imperio, pese a que, a diferencia de oleadas de pueblos inmigrantes anteriores, estos no habían sido exterminados, esclavizados o sometidos, como se acostumbraba entonces. En los meses siguientes, aquellos refugiados comprobaron que el Imperio romano no era el paraíso, que sus gobernantes eran débiles y corruptos, que no había riqueza y comida para todos, y que la injusticia y la codicia se cebaban en ellos. Así que dos años después de cruzar el Danubio, en Adrianópolis, esos mismos godos mataron al emperador Valente y destrozaron su ejército. Y noventa y ocho años después, sus nietos destronaron a Rómulo Augústulo, último emperador, y liquidaron lo que quedaba del Imperio romano" (1).

Y así comenzó una nueva civilización. Creo que muchos de nosotros tenemos la idea que los hombres han creado instituciones para defenderse de ellos mismos como sostiene Hobbes: "El hombre es el lobo del hombre".

Con el caso Venezuela, que me toca y me hiere, estaba también esta vaga idea, al final, sea la ideología que sea, sea el poder que gane, al final, esta barbarie se detendrá, parará. Esta barbarie no puede continuar, se detendrá. No hablemos del abuso del poder, del pasar por encima de todas las instituciones democráticas, sino de que la gente no tenga para comer, no haya medicinas básicas, y, sobre todo, que un grupo de poder con armas, odie literalmente a todo aquel que no está de acuerdo con sus prácticas. Venezuela representa hoy el odio sostenido por los que ostentan el poder. Esta barbarie es otra cosa. No hay nombre por los momentos. No es contra otro extraño, ajeno, es con respecto a los que serían "nosotros mismos". Se rompió el nosotros en el interior.

Pero también es cierto que más allá de Venezuela acontecen otras situaciones, otros modos de barbarie, que tienen impacto por cuanto no dejan ver tampoco, el cómo es que esto se detendrá. Lo cual lleva a pensar que no es la misma barbarie. Que algo ha cambiado, que los negros deseos de los hombres son diferentes o que no hay deseo, hay otra cosa diferente que caracteriza a esta nueva barbarie.

Miller 2 sostiene que hay situaciones, modos en los cuales, esta vaga idea de retornar a la civilización, no es posible siempre, lo anuncia ahí cuando dice que en algunas situaciones, es ingenuo pensar que se logrará la deconstrucción.

> "Mientras que yo considero que ésta no es semblante, que está vinculada a un real del goce que no vamos a poder desmontar así, aflojando tuercas, excepto que se lo tome completamente desde el principio. Como creo que tenemos que vérnoslas con lo real, la conclusión política que extraigo de esta consideración psicoanalítica es que, con este discurso, el del Estado Islámico, la única manera de acabar con él, es derrotarlo. Eso es todo" (2).

Esta posición esboza que algo diferente está sucediendo. Que no podemos apelar a los mismos criterios para entender la barbarie que nos cerca. Cuando vemos el caso Venezuela no podemos sino pensar en la banalidad del mal de Arendt.

El acontecimiento Madrid abrió una mayor perspectiva a este nuevo modo en que se nos presenta la barbarie. Creo que aunque hay mucho aún que trabajar de esa conferencia, se esboza la importancia de comenzar a comprender el amo actual. ¿A qué significante amo estamos sometidos o no sometidos? ¿Qué comanda nuestra civilización actual? Miller esboza que no se trata de enfrentarnos con ideologías, que estas caerán de un modo u otro. No son ellas las que permanecen. El significante amo ya lo determinó Lacan al hablar de la unión de la ciencia y el capitalismo, cuya función y mantenimiento, ha arrasado Estados, ideologías, corporaciones; es algo anónimo, sin sujeto, como diría Foucault, un poder mucho más oscuro, por difuso, que traga todo lo demás; arrasa con cualquier otra noción previa que pudiéramos tener del amo y de sus consecuencias. Ha generado otra humanidad. Otro tipo de humanidad. Es por eso quizás por lo cual nos cuesta entender esta barbarie.

Pérez Reverte sostiene así:

> "El problema que hoy afronta lo que llamamos Europa, u Occidente (…) es que todo eso Homero, Dante, Cervantes, Shakespeare, Newton, Voltaire tiene fecha de caducidad y se encuentra en liquidación por derribo. Incapaz de sostenerse. De defenderse. Ya sólo tiene dinero. Y el dinero mantiene a salvo un rato, nada más" (3).

Frente a esto sostiene que podemos intentar comprender que esto es así, a su juicio comprender ayuda a soportar… La otra actitud posible es enseñar a los jóvenes, a los que vienen a que afronten con lucidez y sentido común el mundo que viene.

> "Para que se adapten a lo inevitable, conservando lo que puedan de cuanto de bueno deje tras de sí el mundo que se extingue. Dándoles herramientas para vivir en un territorio que durante cierto tiempo será caótico, violento y peligroso. Para que peleen por aquello en lo que crean, o para que se resignen a lo inevitable; pero no por estupidez o mansedumbre, sino por lucidez" (4).

En definitiva, como diría Adriano: "Quiero entrar en la muerte como en la vida, con los ojos abiertos".

¿Y desde el mundo psicoanalítico? Seguimos teniendo una tarea larga. Pero se apuntan dos ejes: uno, es no hacer más silencio frente a determinadas situaciones histórico-políticas; la otra, que pide Miller es la lucidez analítica, también a desarrollar, ciertamente. Pienso que con el acontecimiento Madrid, ya tenemos ciertos instrumentos, ya no estamos a ciegas.

1: Pérez-Reverte, Arturo: "Los godos del emperador Valente", 12-9.2015. Disponible en línea: http://www.perezreverte.com/articulo/patentes-corso/1038/los-godos-del-emperador-valente/
2: Miller, J.-A., "En dirección a la adolescencia". Disponible en línea en El Psicoanálisis, revista de la ELP, nº 29, Madrid, 2017: http://elpsicoanalisis.elp.org.es/numero-28/en-direccion-a-la-adolescencia/
3: Pérez-Reverte, A., op. cit.
4: Ibid.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 18

SUMARIO

En Buenos Aires somos todos franceses — *Carmen González Táboas*

El hormigón — *Perla Miglin*

En Buenos Aires somos todos franceses

Carmen González Táboas

Apreciado Jacques-Alain,

Hoy escuché su Conferencia en Turín (23.5) donde mencionó ante su audiencia mi breve texto publicado en mayo en *Lacan Cotidiano;* también me habla ("Querida Carmen"). Me ha hecho sonreír: en efecto, fui religiosa entre 1955 y 1965; también me atribuye una esperanza religiosa, hasta agrega con amabilidad: "Ella trata de salir de la religión". Espero haber ido un poco más lejos. Siento que no haya leído mi nota.

No me asiste la menor esperanza. Escribí: "El silencio obediente es siempre el triunfo de la religión del padre. Eso se mueve. Parece haber llegado la hora de la salvación por el síntoma". Para mí eso quiere decir: la hora de empezar a leer en lo que pasa, el síntoma se analiza.

Usted habló en Turín de *vacarme* (el Robert dice "gran ruido de gritos") o el tumulto de la EOL. Creo que el ruido es efecto de años de silencio obediente, y que el gran silencio incluye el olvido de esta América de la que Buenos Aires nada quiere saber.

Usted cita sin descanso, como diría Paul Claudel, a "la inmensa clerecía" de la cultura europea y de su cultura francesa, ambas deslumbrantes. ¿Y nosotros?

En Buenos Aires somos todos franceses. Hablamos de la hipermodernidad y del siglo XXI con los ojos de Jacques-Alain y de muchos otros europeos. Es innumerable la serie de citas, de clichés. ¿Herejes? ¿Dónde? Imposible. Replicamos la gran cultura que casi no hemos leído. No nos interesa la trama compleja de los entrecruzamientos que nos constituyen ("Somos depósitos de restos de mundos"). No nos gusta reconocernos como parte de la América mestiza, impresentable, inestable, donde una religiosidad sincrética, afro indo luso hispana, impregna todo.

No abandono mi lectura. Es la mía. Mis nueve Ensayos sobre esta América están terminados después de años de investigación, leyendo con Lacan (no sin las dos conferencias, de 1975, *Joyce el síntoma). ¿Se puede decir* lom *sin ligarlo a una tierra, a un lugar, a una cultura?*

Querido Jacques-Alain, es mi posición de lectura, translingüística, transidentitaria, transnacional, en el marco de la Orientación lacaniana en la que inscribo mi práctica.

Un cordial saludo,

Carmen

La ECF un "poste de hormigón*"

Perla Miglin (Ramat Hasharon)

Se dice a menudo, se repite, que para analizarse es preciso tener dinero "de más" y tiempo de más de los que se necesitan para "vivir". "El objeto perdido queda introducido por la repetición, que no es en absoluto un efecto de memoria en el sentido biológico, [sino que] la repetición tiene cierta relación con lo que de este saber, está en el límite y se llama, goce", la irrupción de un sobrante (1).

El resto… El Stück *freudiano, es lo que queda cuando se pasa del uno al dos (2).*

Consumir yoga, terapia cognitiva, *coaching,* meditación, píldoras, resulta más ventajoso para el bolsillo para tratar el "mantenimiento'" del cuerpo que uno admite ser para el mercado, si no toma en cuenta la irrupción del uno de más. Los garajes de terapias de mantenimiento del cuerpo como "bolsa de órganos" aportan su grano de arena a una mercantilización excesiva de la moneda, la cual ha hecho caer la economía mundial en 2008 a partir de la transformación de la oferta ilimitada de crédito *bon marché* en productos financieros cada vez más sofisticados, dando nacimiento a una burbuja de una talla inimaginable en la época.

Con todo, el argumento de que hay que tener plata y tiempo de más que el tiempo para vivir, es difícil de rebatir a la primera. La respuesta a quien dice que no tiene plata para el análisis puede llegar a ser perezosa, como la queja misma. No solo por el hecho de que hablar no da réditos al mercado, sino que necesita de las condiciones de un discurso a fin de plantear el hecho que el saber ocupe el lugar de la verdad en el discurso analítico no da dividendos al mercado capitalista, y esto cada uno decide ignorarlo a su manera.

En la lengua hebrea, dosis *(minun)* y subvención *(mimun)* difieren en una letra. Una paciente, preocupada esos días porque le habían reducido la subvención que le correspondía (no entraré en los detalles en esta exposición) al contarme que, a pesar que le había dicho a la

psiquiatra (que la ve en el servicio de vez en cuando), que se sentía aliviada de la angustia que la trajo, me dice que le subió el *mimun* del medicamento y que ella no hizo caso a la prescripción, es decir, no la tomó. Ella que había sido adicta durante quince años y se arrancó en determinado momento de ese goce, advenida en su división subjetiva, puso en juego un deseo de vivir. Así hoy en la contingencia del encuentro, bajo transferencia, se valió de una letra a fin de alojar algo de la otra satisfacción… capital.

> Así "que lo que Freud delimitó de lo que él llama sexualidad haga agujero en lo real es lo que se palpa en el hecho de que, ya que nadie se las arregla bien con eso, no se preocupan más. Es sin embargo experiencia al alcance de todos. Que el pudor designa como lo privado. ¿Privado de qué? Justamente de que el pubis solo llegue al público, donde se exhibe por ser el objeto de un levantamiento del velo. Que el velo levantado no muestre nada, he ahí el principio de la iniciación (en los buenos modales de una sociedad, al menos). He indicado el lazo de todo esto con el misterio del lenguaje y con el hecho de que sea por proponer el enigma como se encuentra el sentido del sentido. El sentido del sentido es que él se liga al goce del varón como interdicto. Ciertamente no para prohibir la llamada relación sexual, sino para fijarla en la no-relación que vale en lo real" (3).

En 1981, un dramaturgo, Wedekind, aborda el asunto de que es para los muchachos hacer el amor con las muchachas, marcando que no pensarían en ello sin el despertar de los sueños […] remarcable por ser puesto en escena como tal: o sea para demostrar ahí como no siendo satisfactorio para todos, hasta confesar que si eso se malogra, es para cada uno (4).

(…) ¿Cómo transmitir sin pereza que lo que se paga con trabajo de más, el plus de trabajo es goce? (5).

En ese sentido hacerse un cuerpo *político,* hacerse un Otro, resulta caro… preciado y hasta este cuerpo este Otro, llegaría a tener un valor no cuantificable adquirido por ir siendo un cuerpo hablante, a quien un ser de lenguaje en todo caso no lo mantendría sino le serviría de apoyo.

Amar para Lacan es dar lo que no se tiene, a un ser que no lo es. Amar resultaría del hecho de estar dispuesto a derrochar un decir "que me hace deseante de una falta — falta que no es una falta de sujeto, sino una falta hecha al goce que se sitúa en el Otro" (6).

> "Debemos situar en la misma perspectiva (la de lo simbólico calificado de incorporal) la célebre y difícil teoría de los incorporales, que son el tiempo, el lugar y el lectón, es decir, el sentido. El sentido para los estoicos es aquel que es incorporal (…). No puedo en un escrito ("Posición del inconsciente") sino recordar que el objeto *a* es el pivote a partir del cual se despliega en su metonimia cada giro de frase. Entonces, ¿dónde situar este objeto *a,* el principal incorporal de los estoicos? ¿En el inconsciente o en otro lado?" (8).

Éric Laurent abre su artículo *La sociedad del síntoma* con un comentario que desemboca en la respuesta acerca de dónde situarlo. Prestemos atención:

> "Lacan hablaba del 'ascenso al cenit social' del objeto *a.* La expresión se encuentra en *Radiofonía*, en la respuesta a la Pregunta II que se refiere al 'efecto de lenguaje"

> considerado no como significado, sino como déficit de un efecto de cuerpo. El significante no es apto para dar cuerpo a una fórmula que lo sea de la relación sexual. Es en esta falla que viene a alojarse el objeto *a"* (9).

> "El cuerpo de *Radiofonía* se vuelve superficie de inscripción de los efectos de superficie que supone el objeto *a.* Lacan da lugar a la superficie del cuerpo, pero a condición de que ese efecto no se inscriba sobre el cuerpo, sino fuera de cuerpo, pero articulado al cuerpo" (10).

> "Fue a partir de cierto día la plusvalía se cuenta se contabiliza se totaliza, la plusvalía se agrega al capital, es la causa del deseo del cual una economía hace su principio: el de la producción extensiva, por consecuente insaciable de la falta de gozar" (11).

Sin embargo el plus-de-gozar no se agrega al saber en el discurso analítico. El trabajo de transferencia convierte el sobrante en resto inasimilable a la burbuja ilimitada de crédito. Este estilo de vida del discurso analítico "suelda al analizante con la pareja analizante-analista". Decir que el sentido del síntoma depende del porvenir de lo real es asunto de la transferencia y los avatares de la resolución de la transferencia. Un recorrido que al no liberar al sujeto de lo real de cada encuentro reduce el consumo de la verdad en sus múltiples facetas, haciendo vano su poder. Así es como, desde el discurso analítico, "lazo social determinado por la práctica de un análisis", puede llegar a contribuir caso por caso a procurar un goce no solo apto al tiempo de hacerse al ser, apto también a lentificar la sociedad de consumo…

J.-A. Miller nos confía en una clase de su curso *Extimidad* que él tuvo la oportunidad de conocer a Marek Edelman, quien publicó un libro titulado *Mémoire du ghetto de Varsovie.*

> "Verán el primer texto, nos indica Miller, *Recit sans phrase* —no conozco texto más sin frase que ese—, donde describe como vio pasar ante sus ojos a cuatrocientas mil personas hacia la destrucción. Al verlas él estaba en un lugar frente al cual había un poste de hormigón. Edelman refiere que el poste de hormigón existe todavía y que sigue yendo a verlo. Lo que sigue siendo un misterio es por qué el permanece allí. ¿Qué hace exactamente allí, atornillado en ese lugar?" Miller responde: permanece allí exactamente como ese poste de hormigón. No es un creyente, y diré sin embargo que es lo mejor que puede hacerse para ser digno de S(A/)" (14).

La Escuela de la Causa Freudiana, sus miembros, encarnan para mí, hoy, con la fundación por J.-A. Miller de la Movida Zadig, refundación del Campo freudiano, un poste de hormigón digno del S(A/).

Referencias:

* Jacques-Alain Miller, *Extimidad,* cap. XI: "El sacrificio de la castración", apartado "El poste de hormigón", pp. 210-212.

1: Jacques Lacan, *El Seminario, libro 17: El reverso del psicoanálisis,* cap. 1, p. 13.

Ver también caps. 11 y 12 del mismo seminario:

"Sean cuales sean los signos, los significantes amo que vengan a inscribirse en el lugar del agente, la producción [del discurso analítico] no tiene, en ningún caso, relación alguna con la verdad" (p. 188). […] Vaya uno a transmitir la "verdad de parto" […] "a partir de la hendedura, de la separación del goce y del cuerpo desde entonces mortificado, a partir del momento en que hay juego de inscripciones, marca del rasgo unario, se plantea la cuestión. No hay necesidad de esperar a que el sujeto revele estar bien escondido, en el nivel de la verdad del amo. La división del sujeto no es, sin duda, nada más que la ambigüedad radical que se vincula con el propio término de verdad" (p. 191).
Y ver en el Seminario XVI: *De un Otro al otro:*
En "la coartada que la imposibilidad obtiene de lo insuficiencia […]. Después de todo, humanamente hablando, tampoco es algo que nos evite sentirnos los ministros de un socorro que, sobre tal o cual punto, a propósito de tal o cual persona, puede ser la oportunidad de una beneficencia" (J. Lacan, *Seminario XVI,* p. 303).

"En la serie de Fibonacci,
U0 =1
U1=1
Un=Un-1+Un-2

[…]

1
1+a
2+a
3+2a
5+3a
Lo notable de esta serie es que el número de *a,* el coeficiente numérico con el que está afectado cada vez *a,* reproduce el numero entero de la vez precedente. Este número es, si quieren, la cantidad de esclavos en juego. Dado que es ella la esclavizada, la serie del lado derecho, de los coeficientes de a, crece con un escalón de retraso respecto de la serie del lado izquierdo. La serie retrasada es la del *a.*
Llamé a este *a* el *plus-de -gozar,* en la medida en que es lo que se busca en la esclavitud del otro como tal, sin señalar nada oscuro en cuanto al goce de este esclavo. En esta relación de riesgo y juego, en el hecho que el amo disponga del cuerpo del otro sin tener ningún poder sobre su goce, reside la función del *a* como plus-de-gozar" (pp. 325-327).
2: "El análisis y su resto: El testamento de Freud", en VV.AA., ¿*Cómo terminan los análisis? Uno por Uno,* Barcelona, Eolia, 1994.
3: Jacques Lacan, "Prefacio a *El despertar de la primavera", Otros escritos*, Buenos Aires, Paidós 2012, p. 588.
4. *Ibíd.,* p. 587.
5: "El análisis y su resto: El testamento de Freud", *op. cit.*
6: J. Lacan, *El Seminario, libro X: La angustia,* p. 358.
7: Wolfgang Streeck en un articulo del 2015 publicado en *Le Debat* nº 189, con el título: "Comment finira le capitalisme".
8: Éric Laurent, "Hablar la lengua del cuerpo", clase del 25.112014.
9. Éric Laurent, "La sociedad del síntoma".
10. Éric Laurent, "Hablar la lengua del cuerpo", clase citada.
11: Jacques Lacan, "Radiofonía", *op. cit.,* p. 458.
12: Éric Laurent, *Posiciones femeninas del ser*, pp. 139-140.
13: Éric Laurent, *El reverso de la biopolítica. Una escritura para el goce*, p. 66.
14: Jacques-Alain Miller, *Extimidad,* op. cit., p. 212.

Lacan Cotidiano
Redactor jefe: Miquel Bassols
Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:
Jacques-Alain Miller, presidente
Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.